

LA SYMBOLIQUE DES OISEAUX DANS LA SCÈNE D'EXPOSITION DE LA LÉGENDE DE ROMULUS ET RÉMUS

L'*Ab urbe condita* de Tite-Live, l'ouvrage dont le premier livre décrit les origines et les premiers siècles de Rome, consacre trois de ses chapitres initiaux à relater les épisodes merveilleux qui émaillent le récit des enfances de Romulus et Rémus, les jumeaux nés des amours furtives de Rhéa Silvia et du dieu Mars¹. L'une de ces séquences met en scène un quadrupède, la fameuse louve qui, à l'appel des pleurs venus d'une nacelle abandonnée par les flots sur la rive du Tibre, vient tendre ses mamelles gonflées de lait aux nourrissons dont Amulius, le roi félon d'Albe-la-Longue, projetait la perte². Ce geste généreux, plutôt inattendu de la part d'un fauve réputé pour sa sauvagerie, fut immortalisé sous les volumes de bronze qui sculptent la *Lupa Capitolina*, la fameuse statue actuellement conservée au Musée du Capitole, dont l'attitude et le comportement semblent avoir inspiré la description qu'en livrent la prose livienne³, la verve de Denys d'Halicarnasse⁴ ou les vers de Virgile⁵, sans que ces écrits fassent allusion, en ces difficiles circonstances, aux bons offices du moindre oiseau. Pourtant, Ovide, Plutarque et l'auteur anonyme de l'*OGR*⁶ admettent cette collaboration ornithologique que garantissent également plusieurs transpositions iconographiques de la même scène intimiste. Telle est par exemple l'optique qu'arrête avec

une évidence particulière la stèle d'Avenches (Aventicum, l'ancienne capitale des Helvètes située dans l'actuel canton de Vaud, au S-E de Neuchâtel) pour indiquer dans quelle mesure et sous quelle apparence le règne animal est dépêché par les



Fig. 1 - Stèle d'Avenches

dieux à la rescousse de leurs protégés malencontreusement abandonnés en milieu hostile. La pièce soumise à examen offre l'aspect d'un relief en calcaire jaune du Jura. De dimensions respectables (110 cm x 58 cm), elle est datée du III^e siècle p.C.n et fut découverte en 1862, à Avenches même, au lieu-dit Derrière-la-Tour. Coiffant un édicule, sans être nécessairement encastré dans un mur, ce bloc provient des substructions d'une immense bâtisse où l'on a parfois reconnu une caserne⁷ et donc en contexte militaire si tel était le cas⁸. Sur toute sa longueur s'étire une louve assez comparable, en dépit de quelques divergences non négligeables, à son modèle de référence romain (dont les dimension sont : 114 cm x 75 cm) : sa tête pivote aussi pour lécher le bambin le plus proche, le considérant comme un de ses petits (ce détail est même mieux marqué que sur la *Lupa Capitolina* où il est plus suggéré que véritablement matérialisé). Cette surprenante prévenance maternelle ramène à la mémoire les termes avec lesquels Denys d'Halicarnasse décrit la tendre complicité qu'elle traduit : « [...] la louve entraînait les nouveau-nés comme s'ils étaient ses petits et [...]

eux se pendaient à elle comme si elle était leur mère »⁹. Ce touchant tableau est encadré, sur la stèle helvétique, par une grotte que jouxent deux arbres où, cette fois, sont perchés des oiseaux : le coin supérieur gauche héberge un nid peuplé d'oisillons auxquels un pivert apporte la becquée ; dans le coin opposé, malheureusement endommagé, ce qui pourrait être une chouette fait face à ce que l'on devine être un autre pivert, sans que la nature précise de leurs rapports puisse être définie en toute exactitude.



Fig. 2 - Stèle d'Avenches (détails)

Ce rapide inventaire des principales sources abordant ce point particulier de la légende romaine laisse supposer que l'artiste ou son commanditaire a tiré cette donnée ornithologique du courant de la tradition véhiculé par Ovide, Plutarque et l'*OGR*. Toutefois, dans les parages immédiats de la louve, leurs énoncés respectifs se limitent à signaler l'intrusion d'un pic, à l'exclusion de tout autre complice ailé. Avec, pour conséquence, l'émergence d'une question logique : d'où surgit, sur le relief d'Avenches, cette soudaine intrusion d'une poignée de volatiles aux silhouettes différentes ? Un embryon de réponse émane peut-être d'un fragment de Promathion, auteur au profil flou et dont cet extrait, transmis par Plutarque, est l'unique vestige de l'œuvre¹⁰.

Ces lignes où s'esquisse un portrait des origines romaines s'octroyant bien des libertés avec sa version classique évoquent sans surprise l'intervention providentielle d'un mammifère carnivore qui, pour l'occasion, n'est pas le seul animal à se soucier des nourrissons en détresse : « alors une

louve vint régulièrement les allaiter, et des oiseaux de toute espèce apportèrent la becquée aux nouveau-nés »¹¹. L'appoint d'un adjuvant ailé venu soutenir les efforts de la *lupa* semble si familier à Plutarque qu'il y reviendra souvent, glissant au passage quelques précisions hautement intéressantes. Tout d'abord, deux fois coup sur coup dans le récit des origines de Rome emprunté à Dioclès de Péparéthos et à Fabius Pictor¹², et toujours pour préciser que le volatile venu seconder la louve est un pivert qui partage avec elle la tâche de sustenter les bambins affamés. La seconde reprise du motif est particulièrement instructive. Plutarque, faisant parler Rémus que vient de reconnaître son grand-père Numitor, lui fait dire qu'avec son frère il a été jeté en pâture aux oiseaux et aux bêtes fauves qui prirent finalement le parti de les nourrir : dans cette version, les nouveau-nés sont exposés aux becs, griffes et crocs d'animaux dangereux qui, à l'inverse de ce qui était attendu, conjugueront leur prévenance pour dispenser boisson lactée et aliments solides à leurs bénéficiaires. Cherchant, dans ses *Questions romaines*, à cerner les raisons qui incitent les Latins à vénérer le pivert sans volonté de le toucher¹³, Plutarque reprend les mêmes informations : allaitement par la louve et transport de la becquée par le pivert¹⁴. Il ajoute, se réclamant d'un texte de Nigidius Figulus aujourd'hui perdu¹⁵, que, de son temps encore, les bois qui tapissent le pied des montagnes voient se croiser loups et piverts¹⁶. Toutefois, ce complément ornithologique est absent des *Parallèles mineurs* du même Plutarque qui, dans le passage impliqué, injecte des renseignements tus dans ses autres traitements du sujet : on y apprend notamment qu'Amulius aurait voulu jeter ses deux petits-neveux à la mer par le truchement du Tibre et que la louve aurait délaissé sa propre progéniture pour réserver son attention aux jumeaux en perdition¹⁷. Ces données furent sans doute puisées à la source dont se recommande Plutarque, à savoir l'*Histoire de l'Italie* d'Aristide de Milet (Ier siècle a.C.n.)¹⁸. Toutefois, comme on l'a dit, d'autres segments de la tradition admettent également l'image du pic venu épauler l'action de la louve. Les *Fastes* d'Ovide prêtent ainsi à Rhéa Silvia un songe où les *Martigenae* prennent la forme de deux palmiers (faut-il voir une allusion à

de détail dans les deux arbres qui bornent la stèle d'Avenches ?) que l'usurpateur Amulius s'efforce d'abattre à coups de hache. Un pivert et un loup se liguent pour entraver ce sinistre dessein¹⁹. Pour ce qui le concerne, le thème du secours alimentaire intervient encore dans l'*OGR* qui l'emprunte elle-même à d'autres intermédiaires couverts par l'anonymat²⁰. En réalité, son témoignage – placé sous l'autorité de Fabius Pictor et de Vennonius – fait d'abord état de ce que nous appellerions, pour faire simple, la version livienne de l'épisode, à savoir celle où la louve est seule à se manifester²¹. Vient ensuite, dans un second temps, la référence au pic nourricier. Selon J.-Cl. Richard, la formule *addunt quidam* qui amène la communication de cette donnée en soulignerait l'origine secondaire²².

Aux côtés du pivert peut encore prendre place une *parra*²³ comme le signalent un pan de la tradition et le flanc d'une coupe de Calès. Pour ne rien simplifier, le revers d'un



Fig. 3 – Coupe de Calès (Heidelberg)

miroir prénestin de facture étrusque, daté du troisième quart du IV^e siècle a.C.n. et entreposé à l'Antiquario comunale de Rome²⁴ coiffe l'allaitement de la louve d'un oiseau au bec acéré flanqué d'une chouette. Ce miroir, peut-être venu de Bolsena²⁵

fut acheté le 13 décembre 1877, à Florence, par Alessandro Castellani. Suspecté par certains d'être un faux²⁶, la tendance actuelle va plutôt à lui concéder l'onction de l'authenticité²⁷. Au centre de la composition, formant avec la femme logée à sa droite un double axe de symétrie, s'ébauche un arbre dont les branches chauves de tout feuillage laissent suspecter la mort ou les morsures du froid, les deux lectures se révélant en fin de compte presque synonymiques²⁸. On hésitera donc à y reconnaître un figuier, essence dont les Nones Caprotines attestent à suffisance les liens avec la fécondité²⁹, mais auquel sont encore concédées des vertus protectrices et régénérantes³⁰. Sur les reliques de sa ramure cohabitent, de part et d'autre du tronc, notre rapace et notre chouette, à l'instar du *picus* et de la *parra* ciselés sur la céramique de Calès. Comme indiqué, l'identification du premier volatile prête à discussion : la ligne du bec et la courbe de l'aile semblent écarter la candidature du pic au bénéfice de celles de l'aigle³¹ ou du vautour. Quant au second, si l'on s'accorde à y reconnaître une *parra*, c'est sur l'espèce à laquelle s'applique ce vocable latin que porte le débat : s'agit-il d'une mésange, d'une pie, d'une orfraie ou d'un moteux³² ? Quoi qu'il en soit, aucun de ces postulants ne bénéficie des qualités susceptibles d'avaliser un rapprochement avec la chouette. A moins d'élever le mot *parra* au rang de terme générique englobant plusieurs individus³³. A vrai dire, le couple *picus/parra* reçoit la préférence, comme l'attestent ses apparitions assez fréquentes dans les habillages de la légende des origines romaines diffusés depuis le tournant des IIIe/IIe siècles a.C.n. Ce choix dépend des critères suivants : d'une part, la valeur ominale reconnue aux deux oiseaux ; de l'autre, les liens que nouent ceux-ci avec Mars et Vesta³⁴, deux divinités jouant un rôle majeur dans les *primordia Romana* : au premier échoit l'honneur insigne d'engendrer les jumeaux tutélaires en abusant d'une des suivantes de la seconde.

Mais, scrutée de plus près, cette distribution des rôles aviaires n'a pas toujours emporté l'unanimité : si le volatile de gauche a peu d'atouts pour endosser l'allure du *picus*³⁵, cela ne signifie pas nécessairement qu'il puisse s'assimiler sans difficulté à un aigle ou à un vautour. De plus, comparer son vis-

à-vis à une chouette ne gomme pas tous les problèmes : les mots latins nommant ce volatile sont *noctua*³⁶, *otus*³⁷ ou *cicuma*³⁸, ce qui n'aide guère à le débusquer sous le terme *parra*, à moins d'envisager une nouvelle fois que, sous son format générique, ce terme soit apte à nicher une chouette. Son vis-à-vis pourrait-il endosser l'allure d'un vautour ? Ce ne serait pas, pour le coup, l'unique apparition de cet oiseau dans la saga des origines de Rome : c'est lui, on le sait, qui viendra trancher le différend jailli entre Romulus et Rémus à l'heure de sacrer le fondateur de l'*Vrbs*, six exemplaires étant dévolus au vaincu et le double à son vainqueur³⁹. Ce volatile serait, aux dires de Plutarque⁴⁰, l'animal qui cause le moins de tort aux hommes : tirant sa pitance des cadavres (hormis ceux des oiseaux morts), il épargne leurs ressources alimentaires (champs, plantes ou animaux domestiques) et les êtres vivants. Devant l'état du dossier, R. Adam et D. Briquel renoncent à trancher le cas du premier volatile, mais s'accordent néanmoins pour classer le second, tel qu'il apparaît sur le miroir de l'Antiquario comunale, au rayon des chouettes⁴¹. Cette escorte ailée reflète-t-elle un état de la légende antérieur à l'établissement définitif du nombre et du type d'oiseaux qu'elle mobilise habituellement⁴² ? Ceux-ci ont-ils pu varier selon les sources sollicitées ? On se souviendra que Promathion, le répondant grec de Plutarque, parlait d'« oiseaux de toute espèce ». Cela signifie-t-il que sa propre documentation multipliait les espèces intervenant dans la mise en place de cette scène de genre ? Le faisait-elle avant que ne soient fermement ancrées les composantes de la légende (fin IIIe/début IIe siècle a.C.n.), ont-elles persévéré dans cette voie par la suite ? Quoi qu'il en soit, tout indique qu'une certaine liberté a prévalu en cette matière, du moins dans ce que laisse transparaître l'examen des transpositions iconographiques du récit. Mais une tout autre lecture du motif disséqué n'est pas à négliger, celle qui consiste à ravalier ces volatiles au rang de simples figurants, de purs motifs ornementaux convenus, mobilisés – à la manière de végétaux quelconques ou de vulgaires rochers – pour remplir les vides qu'ouvrent les traits croquant le sujet traité et les principaux éléments du décor où il s'insère : ainsi, n'est-il pas rare que de telles volutes décoratives

où se mêlent oiseaux (dont la chouette), chiens, criquets ou dauphins – pour ne parler que du registre animalier – viennent meubler l’arrière-plan de quelque miroir prénestin⁴³.

Avant d’aller plus loin, arrêtons-nous un instant sur les rapports que partagent les personnages rassemblés sur le revers du miroir dit de Bolsena. Selon le sens concédé au motif qu’ils encadrent, l’établissement de leur identité produit des résultats assez contrastés. Sa lecture la plus répandue y discerne l’allaitement prodigieux dont auraient bénéficié Romulus et Rémus en tétant goulûment au pis gonflé d’une louve venant de mettre bas. Pour tenter d’en préciser les contours, considérons que cette vignette occupe le centre d’un carré dont les côtés suivraient la stature des spectateurs, personnages et animaux, encadrant ce merveilleux dévouement. Dans cette disposition, le personnage couché sur le côté vertical supérieur évoque, avec beaucoup d’incertitude et en fonction de l’angle d’attaque sélectionné, Mercure (ce dieu est en effet absent du contexte légendaire pressenti), Mars ou un génie du Palatin au rôle mal défini. Pour l’animal étendu sur le bord vertical inférieur, on songe à un chien (comme celui qui flanque parfois Pâris), à un loup, voire à un lion⁴⁴, que l’on peut lester, selon la thèse défendue, de quelque valeur symbolique ou ravalé au rang de simple accessoire décoratif chargé de dédoubler la louve centrale, pour former avec elle un couple animalier accolé aux autres paires distribuées dans leur environnement immédiat. Quant aux deux hommes debout qui se font face, celui de gauche pourrait endosser l’allure de Faustulus (à moins que le rôle ne convienne mieux à son réciproque) bien que certains caractères le rapprochent aussi d’Hercule, de Faunus ou d’un *lupercus* ; l’accoutrement et la posture de celui de droite invitent à y reconnaître un berger qu’attendrit la scène contemplée ou, solution plus morne, le sbire d’Amulius chargé de supprimer les jumeaux de Rhéa Silvia. Il se pourrait encore que Faustulus soit confronté à Faustinus (ou Plistinius), le frère que lui octroie parfois la tradition⁴⁵, leur rencontre composant à son tour un couple (gémellaire ?) que sa nature et sa fonction rendent comparable aux *Depidii/Digidii*, les bergers chargés de veiller sur la petite enfance de Caeculus⁴⁶. Reste à parler de la

femme voilée qui, placée à droite de l'arbre, déploie avec lui un double axe symétrique autour duquel rayonne l'ensemble de la composition : il ne s'agirait que d'une simple spectatrice, semblable à celles qui fréquentent d'autres miroirs étrusques, la référence à Rhéa Silvia ou à Acca Larentia paraissant peu pertinente⁴⁷. Au cœur de ce quadrilatère s'entasse une pile de rochers (que l'on a soupçonnés d'être un pan du Lupercal) devant laquelle une louve (dans l'interprétation la plus courante) veille sur deux bambins dont la corpulence et le visage leur confèrent, selon les habitudes hellénistiques, une allure d'adultes miniatures.

On voit donc que les pièces du puzzle s'emboîtent assez difficilement quand on tente de les rattacher à la légende des origines romaines. Ce qui explique que d'autres lectures soient venues contester celle-ci : ont ainsi été suggérées la reprise d'une légende grecque (comme celle de Lycastos et Parrhasios, fils jumeaux d'Arès et de Phylonomè, nourris par une louve et recueillis par le berger Tylyphos) et l'exploitation d'un fonds folklorique proprement prénestin (mais on ne connaît pas de jumeau à Caeculus, le fondateur local, même si Cacus fut parfois convié à remplir ce rôle).

Rouvrant cette délicate problématique, T.P. Wiseman prend ses distances avec l'hypothèse d'une connexion à la légende d'origine romaine⁴⁸. Le sentiment du savant anglais est d'une tout autre trempe : selon lui, le côté vertical supérieur de notre carré mettrait côte à côte Mercure et Tacita (ou Muta), déesse dont le triste destin fut chanté par Ovide⁴⁹ : cherchant à conquérir Juturne, Jupiter entreprend de se concilier l'aide des nymphes. L'une d'elle, Lara dont l'ancien nom (Lala) indiquait un goût irrépressible pour le bavardage, non contente de prévenir sa sœur du désir qu'elle embrasait, alerta Junon de l'avarie qui la guettait. Averti de cette trahison, Jupiter arracha la langue de l'indiscret et ordonna à Mercure de la conduire aux Enfers. En cours de route, le messager des dieux, trouvant la malheureuse fort à son goût, la força à partager son plaisir. De cette étreinte violente naquirent des jumeaux : les Lares, protecteurs des carrefours et de la cité romaine. À privilégier cette optique, l'homme nu étendu au sommet du miroir

expertisé serait (toujours) Mercure et la femme voilée qui le surplombe Tacita. Dans la même logique, le personnage situé sur le bord horizontal droit de notre quadrilatère camperait Quirinus, reconnaissable à sa lance (dont on sait que le nom sabin est *curis* ou *quis*)⁵⁰. À l'opposé, lui ferait face le dieu Pan, nu sous une peau de bouc croisée autour du cou, le fauve étendu sur le côté vertical inférieur étant supposé faire référence aux *Feralia*. T.P. Wiseman base cet arrangement des pièces sur l'examen de calendriers républicains romains qui, du 13 au 21 février, déclinent une séquence de neuf *dies religiosi* dédiés aux morts où *Quirinalia* (17 février) et *Feralia* (21 février) succèdent aux *Lupercalia* (15 février), trois fêtes auxquelles sont corrélées les divinités censées figurer sur le revers de notre miroir. Dans cette perspective, les enfants nourris par la louve ne seraient autres que les Lares nés au cours de cette période consacrée aux défunts et protégés, dans l'ombre des Enfers, par des bêtes sauvages. Quirinus, le dieu représentant l'ensemble des Romains, aurait, en ces circonstances, souhaité saluer ceux que Pan Lykaios recommande à la protection de Mercure, leur père commun⁵¹. Toutefois, l'écart qui sépare ce binôme géme-laire des *Martigenae* est plus réduit qu'il ne pourrait y paraître, dans la mesure où la silhouette des Lares fut parfois projetée en filigrane des portraits de Romulus et Rémus⁵².

Avant de pousser plus loin l'analyse, nous aimerions livrer ici, servies en vrac, quelques grappes d'observations inspirées par l'examen attentif du même support :

1. quel que soit le sujet exploité et sans tenir compte des jumeaux établis au centre de son expression, la scène juxtapose, en un parfait équilibre, quatre animaux et quatre figures à forme humaine ;
2. deux des membres de ce dernier groupe sont dénudés et deux autres vêtus, comme si les uns symbolisaient le monde de la sauvagerie et les autres celui de la civilisation ;
3. passé en revue, du haut vers le bas et en partant de la gauche, l'étagement des animaux laisse percer une structure qui, en plan vertical, voit un mâle (*picus* ?) précéder une femelle (*parra* ?) avant

d'inverser cet ordre pour placer, en plan horizontal, une femelle (*lupa*) au-dessus d'un fauve (lion ou loup ?) ;

4. l'animal du bas est-il un loup ou un lion ? Les deux fauves sont bien représentés dans l'art archaïque grec et étrusque et, curieusement, le second – du côté toscan tout au moins – bien plus souvent que le premier, par la médiation de modèles orientaux très vraisemblablement. Cette supériorité suffit sans doute à justifier l'influence que le traitement du lion exerce sur celui du loup. L'exécution du bronze capitulin plaide en ce sens : collerette, gueule menaçante, corps lisse que dame des implants de toison stylisée trahissent à suffisance les similitudes avec l'aspect du lion. La connivence entre les deux carnassiers est donc telle que l'image de l'un a pu déteindre sur celle de l'autre. Dans le même ordre d'idée, on relèvera qu'une louve à la robe fauve, assez proche de celles qu'arborent un lion ou un tigre, nourrit Romulus et Rémus sur des mosaïques trouvées à Ostie et à Larino



Fig. 4 – Mosaïque d'Ostie



Fig. 5 – Mosaïque de Larino (Campobasso)

Rien ne s'opposerait donc à l'admission du fauve inférieur dans le monde des loups, cette solution facilitant même la confection de deux couples d'animaux, formés d'un

mâle et d'une femelle, issus de deux espèces relevant d'une même famille ;

5. si tel était le cas, les jumeaux jouiraient de la protection d'un double couple d'animaux : le premier, venu des airs et situé dans le registre supérieur de la vignette, le second rivé au sol et confiné dans son registre inférieur ;

6. le profil du visage prêté au personnage rapproché de Quirinus rappelle étrangement le portrait du même dieu inscrit sur un denier frappé par C. Memmius en 56 avant J.-C. ;



Fig. 6 – Denier de C. Memmius

7. à considérer l'arbre mort comme un axe de symétrie susceptible de diviser la scène en deux volets verticaux, celui de gauche rassemblerait des personnages que leur nudité renverrait au monde débridé de la sauvagerie, le jumeau regardant vers eux se confondrait alors avec Rémus que plusieurs traits connectent à cet univers anarchique. Quant au volet de droite, il rassemble deux adultes que leurs vêtements, bien drapés, localiseraient dans l'espace de la civilisation, le jumeau tourné vers eux prêtant, pour sa part, ses traits à Romulus, le fondateur en devenir. Lequel fixerait du regard Quirinus dont on sait qu'il représente l'ensemble de la communauté romaine régie par les lois de la cité. Et consentir à reconnaître malgré tout Rhéa Silvia dans la femme retirée à l'arrière-plan augmenterait ce registre conceptuel d'une autre

personnification du même groupe social, celle du feu dont l'entretien garantit la survie de l'État.

8. L'artiste a, dans la mesure où l'état du miroir permet de le vérifier, souhaité distinguer les silhouettes des jumeaux que la tradition écrite dote, pour ce qui la concerne, d'une profonde identité morphologique. Peut-être cet expédient entend-il les affranchir de la violence dont toute gémellité, par la confusion des rôles qu'elle instaure, laisse présumer l'explosion.

Ceci posé, rejoignons l'analyse de T.P. Wiseman là où nous l'avions quittée pour constater qu'elle ne dit mot de nos oiseaux, si bien qu'on pourrait effectivement les considérer, ici aussi, comme de simples agréments esthétiques appelés à combler les vides et dénués de valeur spécifique. Doivent-ils être réellement confinés à ce rôle accessoire et subalterne ? C'est ce dont nous voudrions nous assurer à présent.

Pour une première indication, rappelons les lignes où Ovide, Plutarque et l'*OGR* lancent au secours des jumeaux en péril une louve associée à un pic. Ce partenariat ne surprend guère au regard des rapports privilégiés que ces deux animaux entretiennent avec le dieu Mars, le biographe grec ajoutant même que le pivert, un grand pic au plumage jaune et vert, était particulièrement honoré et vénéré chez les Latins⁵³, dont on rappellera qu'un des premiers rois légendaires s'appelait précisément Picus⁵⁴. Toutefois, on l'a vu, le pivert n'est pas le seul volatile à intervenir aux côtés, ou plutôt au-dessus de la *lupa*. Le droit d'un *sextans* anonyme, frappé dans une période



Fig. 7 – Sextans anonyme (fin II^e siècle a.C.n.)

courant du désastre de Trasimène (217-215) à la fin de la deuxième guerre punique (205/195), étale une louve allaitant deux jumeaux alors que, sur son revers, un aigle serre dans son bec ce qui passe tantôt pour une fleur⁵⁵, tantôt pour une grappe de raisin⁵⁶. Mais l'aigle n'intervient dans la scène de l'allaitement miraculeux que sur cette seule monnaie, et encore cette scène est-elle répartie sur les deux flancs de la monnaie et non pas figurée sur un seul d'entre eux, comme on le verra sur certaines pièces ultérieures où d'autres oiseaux sont figurés. On retrouve néanmoins cet aigle isolé, avec bec et serres vides, sur un autel d'Ostie dédié en 124 p.C.n., soit sous le règne d'Hadrien. Précisons, encore que, sur de multiples supports numismatiques, la louve est seule à offrir ses précieux services



Fig. 8 – Autel d'Ostie (II^e siècle p.C.n.)

aux enfants en difficulté, alors que d'autres suspendent des grappes de raisin à des branches frôlant la scène de l'allaitement.



Fig. 9 - Constantin



Fig. 10 – Entaille sarde

En outre, l'irruption d'un aigle dans la vie d'un roi romain, ou d'un candidat au pouvoir suprême, n'a en soi rien d'exceptionnel : c'est en effet le même oiseau qui, en plein vol plané, déleste Lucumon, le futur Tarquin l'Ancien, d'un *pileus* qu'il repose sur la tête de son propriétaire, après avoir décrit de larges cercles ponctués de cris stridents autour de l'heureux élu⁵⁷. Des siècles plus tard, sur une route de Campanie, dans un bois où se restaurait Octave, un oiseau semblable délesta les doigts du futur empereur d'un quignon de pain (la nourriture encore) qu'il lui rendit avant de s'évanouir dans la brume solaire⁵⁸.

Il n'en reste pas moins que l'alternance entre le pic et l'aigle ne va pas sans soulever certaines questions : s'il s'agit de renforcer les liens unissant Mars à Romulus et Rémus, le premier convient parfaitement, contrairement au second, plus sûrement lié à l'univers jovien. Et, en l'occurrence, la mission impartie au pic ne serait pas un des « motifs classés » que véhicule la tradition⁵⁹ puisque celle-ci injectait parfois, près de la louve, d'autres espèces ornithologiques, que celles-ci s'ajoutent au pivert ou qu'elles le supplantent. On dira plutôt qu'à date ancienne, la louve nourricière a, dans certaines versions, reçu le concours d'une protection ailée, que celle-ci revête la forme d'un volatile isolé ou de plusieurs oiseaux d'espèces différentes, que ses représentants soient vecteurs de sens ou simples éléments décoratifs. Ainsi, le miroir de l'Antiquario comunale met-il en regard, dans une posture statique, un oiseau qui n'est pas sans rappeler l'aigle du *sextans* anonyme et une chouette : aucune nourriture n'orne leurs becs et ils ne font pas mine de vouloir alimenter les nourrissons en compagnie de la louve.

Une deuxième indication nous vient de la liaison du pic à Mars et de la *parra* à Vesta. Au gré d'un tel jeu de relations, la juxtaposition de ce couple d'oiseaux à la louve allaitant Romulus et Rémus pourrait certes symboliser la protection que les parents « biologiques » des jumeaux prodigent, par

l'intermédiaire de ces volatiles, à leur progéniture en détresse. Toutefois les objections ne manquent pas : pourquoi corréler deux animaux à Mars (le pic et la louve) et un seul à Vesta (la *parra*) ? Et puis, ce n'est pas toujours ce couple qui est représenté : songeons à l'aigle du *sextans* anonyme, au rapace et à la chouette du miroir de l'Antiquario comunale ou aux trois oiseaux perchés sur le figuier Ruminale illustrant les deniers de S. Pompeius Fostlus (137 a.C.n.). En fait, la sélection d'espèces explicites compte apparemment moins que l'emploi



Fig. 11 – Denier en argent de S. Pompeius Fostlus (137 a.C.n.)

d'oiseaux, quels qu'ils soient. En outre, ces adjuvants ailés n'interviennent pas toujours, sinon rarement (tout au moins dans les représentations figurées), pour nourrir les bambins abandonnés sur la rive du Tibre : cette responsabilité vitale incombe prioritairement à la louve. La plupart du temps, ces oiseaux se contentent d'assister à la scène de l'allaitement ou de la survoler (comme sur le denier anonyme de 115/114 répertorié Sydenham 530/Crawford 287/1 : sur celui-ci, l'envergure du volatile rappelle étrangement celle de la fameuse colombe de Picasso). De telles combinaisons laissent présumer que leur rôle essentiel est de placer les nourrissons sous leur protection.



Fig. 12 – Denier anonyme (115-114 a.C.n.)

D'autres deniers leur substituent d'ailleurs dans ce rôle les Dioscures, dont on sait qu'ils sont, avec les Aśvin indous, les correspondants gémellaires de Romulus et Rémus au plan des différentes mythologies de souche indo-européenne⁶⁰. Tout l'intérêt de cette commutation réside dans le fait qu'une des missions imputées par la folklore universel à la gémellité légendaire consiste à se soucier de l'humanité en difficulté. De tels deniers – que complète une série parallèle où Castor et Pollux sont remplacés par les étoiles qui commémorent leur castérisme – effectuent, pour ainsi dire, une mise en abyme de cette capacité salvatrice : en l'espèce, des jumeaux divins (les Dioscures) garantiraient la sauvegarde de leurs équivalents décrits sous forme humaine ou héroïque pour mieux répondre aux critères de la mentalité romaine.



Fig. 13 – Maxence (309 p.C.n.)



Fig. 14 – Constantin (334-335 p.C.n.)

Enfin, troisième et dernière indication, la valeur ominale consentie aux oiseaux dont les prolongements méritent d'être mieux cernés⁶¹. Les signes délivrés par ce canal adressent, selon les anciens, de précieux éclairages sur les intentions qu'entretiennent les dieux à l'égard des hommes. On se souviendra en effet que la prise d'auspices verse les oiseaux dans deux catégories⁶² : les *oscines* (au nombre desquels entrent la *chouette* [*noctua*] qui n'est consultée qu'au crépuscule, le *corbeau* [*corvus*], la *corneille* [*cornix*], la *mésange* [*parra*] et le *pic* [*picus*]) qui sont retenus en vertu de la qualité particulière de leur cri ou de leur chant et les *alites* (qui rassemblent les *busards* [*buteo*], l'*orfraie* [*sanqualis*], l'*épervier* [*immusulus/immusilus/immisulus*]⁶³, le *vautour* [*uultur(ius)*] et l'*aigle* [*aquila*]) dont on guette les évolutions dans l'éther. Mais il arrive que certaines espèces soient choisies pour les indices que livrent à la fois leur vol *et* leur chant : c'est précisément le cas du *picus* et de la *parra*⁶⁴. Mieux, même, Plaute précise que, porteur d'un signe propice, le pic devra se situer sur la gauche et la *parra* sur la droite : ce que corrobore la céramique de Calès et, même si l'identité des oiseaux y est contestée, le miroir dit de Bolsena. L'augure qui inspecte le ciel en regardant vers le sud doit voir déboucher le pivert sur sa gauche (est) et la *parra* sur sa droite (ouest) pour que soit entériné leur statut d'*omen* favorable.

On observera encore que, dans le cas qui nous occupe, ces deux volatiles veillent sur des nouveau-nés parce que, se révélant d'excellents augures pour les mariages, ils président

également aux naissances en leur qualité d'oiseaux nourriciers : on sonde d'ailleurs leurs messages au *dies lustricus*, quand le bébé de quelques jours est présenté à Jupiter. Qui plus est, la mésange – un des avatars de la *parra* – avait, chez les anciens, la réputation d'être le plus prolifique des oiseaux⁶⁵ et de pourvoir les hommes, et plus spécialement les enfants, en miel nécessaire à la fermentation de la nourriture. Cette croyance tire son origine d'une fine observation de savantes manœuvres ornithologiques qu'on résumera comme suit. L'ordre des piciformes comprend les indicatoridés, actuellement localisés en Afrique du Nord, à Bornéo et à Madagascar⁶⁶, dont le goût pour les larves que sécrètent les ruches sauvages guide les amateurs de miel vers la source de ce nectar⁶⁷. Et le pic européen bénéficie d'un crédit identique : on le dit « mangeur de miel » (*meletà* en lithuanien, *lupo di api* en italien, *Immenwolf/Bienenwolf* en allemand moderne et *Beowulf* en vieil anglais). Preuve supplémentaire de cette renommée, l'amulette en forme de bec de pic que portaient les apiculteurs italiens de l'Antiquité pour éviter d'encourir les piquûres d'abeilles⁶⁸.

De surcroît, la mythologie grecque connaît trois légendes établissant des connexions entre le miel et le pic⁶⁹. Dans la première, Polyphontè soucieuse de préserver sa virginité qu'Aphrodite entendait lui ravir, amena celle-ci à s'éprendre d'un ours, union dont naquirent Agrios (« sauvage ») et Oreios (« montagnard »), deux jumeaux de taille gigantesque qui attirèrent dans leur demeure les badauds pour les dévorer. Ce comportement leur valut d'être métamorphosés, avec leur mère, en rapaces porteurs de mauvais augure. La servante des lieux fut pour sa part changée en pivert amateur de miel⁷⁰. Centrée autour d'un Crétois appelé Kéléos (« pic »), la légende suivante raconte l'histoire de ce brigand venu dérober, dans la grotte de l'Ida, le miel dont les abeilles sacrées avaient rassasié Zeus⁷¹. Enfin, la troisième légende s'intéresse au menuisier Polytechnos qui viola sa belle-sœur Chélidonè (« hirondelle ») dont il s'était épris. Il ramena celle-ci chez lui habillée en esclave, après avoir pris soin de lui couper la langue et les cheveux, afin que son épouse Aedôn (« la chantante »)

s'avère incapable de reconnaître sa sœur ainsi défigurée. Mais le stratagème échoue et, pour se venger, les deux victimes de Polytechnos lui servent son fils Itys (« rossignol ») sous le couvert d'un plat cuisiné. Voulant châtier cette forfaiture, le menuisier se lance à la poursuite des deux sœurs, une hache à la main. S'interposent alors les parents de ses cibles : après avoir immobilisé leur gendre, ceux-ci l'exposèrent aux mouches et aux abeilles après l'avoir enduit de miel. Au moment où Aedôn, prise de pitié, tenta de dégager son époux de sa difficile posture, les dieux transformèrent tout ce petit monde en oiseaux, Polytechnos se trouvant mué en pic (⁷²). À la lueur de ces correspondances légendaires, que le bec de ce dernier, quand il gava les jumeaux à la louve, soit fourré de miel rentre dans l'ordre du possible.

Fermons provisoirement les pages de ce vaste dossier dont le traitement, dans l'espace imparti, n'a pu être exhaustif, ce dont on voudra bien nous excuser : plusieurs autres textes et un large éventail de représentations figurées devraient encore enrichir son contenu. Toutefois, sur base des documents ici rassemblés, certaines grandes tendances peuvent déjà être dégagées : si la louve nourricière remplit prioritairement la mission de secourir les *Martigenae*, il arrive qu'elle soit secondée dans sa tâche par des oiseaux dont le rôle est moins de calmer la faim des nouveau-nés que de manifester, par la voie de leur valeur ominale, la protection dont les dieux couvrent ces êtres d'exception. Au prix de quelques variations, le motif se rencontre aussi bien dans les sources écrites que dans leurs traductions iconographiques et finit, à la longue, par gagner une certaine consistance, au point d'apparaître avec régularité sur des supports numismatiques ou artistiques. En définitive, peu importe le nombre et les espèces des volatiles impliqués dans cet épisode légendaire, seule prime leur présence nécessaire à la manifestation d'un moment auroral dont la puissance est répercutée, au fil du temps, sur chacune de ses représentations pour que ce contact privilégié avec le mystère des origines régénère périodiquement la société qui les produit.

Alain MEURANT

¹ LIV., I, 3-5.

² LIV., I, 4, 1-6.

³ LIV., I, 4, 6 : eam submissas infantibus adeo mitem praebuisse mammas ut lingua lambentem pueros [inuenerit] = « [une louve], se baissant, leur présenta ses mamelles avec tant de douceur qu'elle les léchait à coups de langue [...] » (rendu dans la traduction de G. BAILLET, Paris, 1998, p.19 [Classiques en poche, 25]).

⁴ D.H., I, 79, 6 : 8 lúkaina d□ tij "pifaine<sa neotòkoj spargisa to'ýj mastèj Øpō gēlaktoj φned...dou t□ j qhl□ j to<j stōmasi aùtîn ka^ tí glètt□ tōn phlōn, ú kataplēoi Āsan φpslicma] quand une louve, de toute évidence mère depuis peu, car ses mamelles étaient gonflées de lait, présenta ses tétines à leurs bouches et enleva, en la léchant avec sa langue, la boue dont ils étaient couverts (rendu dans la traduction de V. Fromentin, Paris, 1998, p.198 [CUF]).

⁵ VERG., *Aen.*, VIII, 630-634 : Fecerat Ignipotens ; illic genus omne futurae / procubuisse lupam ; geminos huic ubera circum / ludere pendentis pueros, et lambere matrem / impavidos ; illam tereti ceruice reflexa / mulcere alternos, et corpora fingere lingua = « Il (Vulcain) y avait gravé (sur le bouclier remis à Énée) une louve, qui venait de mettre bas, couchée dans l'ancre vert de Mavors, et, suspendus autour de ses mamelles, deux enfants en train de jouer et de téter leur mère sans avoir peur, tandis qu'elle, tournant la tête sans effort, les caressait l'un après l'autre et façonnait leur corps avec sa langue » (rendu dans la traduction de M. RAT, Paris, 1965, p.186 [GF, 51]).

⁶ Ov., *F.*, III, 37-38 ; 53-54 (cf. *infra* p.6) ; Plut., *Rom.*, 4, 2 ; 7, 7 ; *Fort. Rom.*, 320 D : QR, 268 F-269 A (cf. *infra* pp.4-5) ; OGR, 20, 4.

⁷ DEONNA, W., « Le relief d'Avanches à la louve », dans *Anzeiger für Schweiz. Altertumskunde*, N.F., t., 20, 1918, p.105 ; WERNER, J., *Die beiden Zierscheiben des Thorsberger Moorfundes*, pp.35-37.

⁸ DULIÈRE, C., *Lupa Romana. Recherches d'iconographie et essai d'interprétation. I. Texte ; T. II : Catalogue des monuments figurés et illustrations*, Bruxelles-Rome, 1979, p.227 (Etudes de philologie, d'archéologie et d'histoire anciennes de l'Institut historique belge de Rome, 18).

⁹ D.H., I, 79, 7 : t□ n m□ n éesper tākna perispīsan t d' æj mhtrōj "xecōmena (rendu dans la traduction de V. Fromentin, Paris, 1998, p.199 [CUF]).

¹⁰ Promathion (= FGrH 817 F 1), *apud* Plut., *Rom.*, 2, 4-8.

¹¹ Promathion (= FGrH 214 F 1), *apud* Plut., *Rom.*, 2, 7 : Ôrniqaj d□ pantodapo'ýj ywm...smata kom...zontaj "ntiqānai to<j bršfesin (rendu dans la traduction de R. Flacelière-É. Chambry-M. Juneaux, Paris, 1957, p.61 [CUF]).

¹² PLUT., *Rom.*, 4, 2 ; 7, 7, description que confirme *Fort. Rom.*, 320 D.

¹³ PLUT., *Rom.*, 4, 2 dressait un constant identique, sans toutefois faire état de l'interdit tactile.

- ¹⁴ PLUT., *QR*, 21 268 F-269 A (rendu dans la traduction de J. Boulogne, Paris, 2002, p.119 [CUF]).
- ¹⁵ Pour BOULOGNE, J., *Plutarque. Œuvres morales. Tome IV. Conduites méritoires de femmes. Etiologies romaines. Etiologies grecques. Parallèles mineurs*, Paris, 2002, p.330 n. 92 (CUF), il pourrait s'agir du *De animalibus* ou du *De dis*. ROSE, H. J., *The roman questions of Plutarch*, Oxford, 1924, p. 35 préfère identifier Juba comme source de Plutarque.
- ¹⁶ Plut., *QR*, 21 268 F.
- ¹⁷ ARISTIDE DE MILET (= *FHG* IV F 323 = *FGrH* 286 F 16), *apud* Plut., *Par. Min.*, 36 F 315. Selon JEAN LE LYDIEN, *De mensibus*, IV, 150 Wünsch, Zopyros de Byzance aurait raconté une histoire similaire.
- ¹⁸ ARISTIDE DE MILET (= *FHG* IV F 323 = *FGrH*, III, A, 286 F 16), *apud* Plut., *Par. Min.*, 36 F 315.
- ¹⁹ OVID., *F.*, III, 31-38 (rendu dans la traduction de H. Le Bonniec, Paris, 1990, p.76 [La Roue à Livres]).
- ²⁰ *OGR*, 20, 4.
- ²¹ *OGR*, 20, 1-3.
- ²² RICHARD, J.-CL. *Pseudo-Aurelius Victor. Les origines du peuple romain*, Paris, 1983, p.172 n. 16 (CUF).
- ²³ SERV., *ad Aen.*, I, 273 : « lupa de uicinis montibus uenit et ubera praestitit. Sed cum eos Faustus pastor eius loci animaduertisset nutriri a fera et piccum parramque circumuolitare, suspicatus diuinae originis sobolem ad Accam Laurentiam uxorem [...] pueros detulit ».
- ²⁴ PETER, R., « Faustus », dans W.H. Roscher [Ed.], *Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie*, I, 2, Leipzig, 1886, col.1465-1466 et GERHARD, E. - KLÜGSMANN, K. - KÖRTE, G., *Etruskische Spiegel*, V, Berlin, 1897, p.172 avec les commentaires de ADAM, R., BRIQUEL, D., « Le miroir prénestin de l'Antiquario Comunale de Rome et la légende des jumeaux divins en milieu latin à la fin du IVe siècle av. J.-C. », dans *MEFRA*, t. 94, 1982, p. 33-65 ; WISEMAN, T.P., « The She-Wolf Mirror : An Interpretation », dans *PBSR*, t. 61, 1993, pp.1-6 ; ID., « The God of the Lupercal », dans *J.R.S.*, t. 85, 1995, pp.1-22.
- ²⁵ Des doutes existent néanmoins sur cette origine : ADAM, R., - BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, p. 58.
- ²⁶ KÖRTE, G., *Etruskische Spiegel* [n. 24], 1897, p.172 dont le jugement repose sur l'aspect artificiel de la patine couvrant le revers du miroir (voir Adam, R. - Briquel, D., « Miroir prénestin » [n. 23], 1982, p.35 et p.40), cette dernière fournissant une explication plausible du défaut suspecté ; DULIÈRE, C., *Lupa Romana* [n. 8], 1979, respectivement p.70 n. 192, 72-74 (I) et 100, fig. 321 (T. II) (Études de Philologie, d'Archéologie et d'Histoire anciennes publiées par l'Institut Historique Belge de Rome, 18). COMOTTI, A., *s. u.* « Faustulo », dans *EAA*, III, 1960, pp.603-605 se montre, pour sa part, plus circonspect.
- ²⁷ MARTHA, J., *L'art étrusque*, Paris, 1889, p.555, fig. 377 (qui l'estime postérieur à 264 a.C.n.) ; MAAS, E., « Pannychis », dans *JDAI*, t. 21, 1906, p. 107 ; ROSENBERG, A., « Romulus », dans *RE*, IA, 1, 1914, col. 1082-1083 ; MATZ, F., *Naturpersonifikationen in der griechischen Kunst*,

Heidelberg, 1919, p.119 ; DUHN, W., von recension de J. Carcopino, *La Louve du Capitole*, Paris, 1925, 92 p., dans *Gnomon*, t. 2, 1926, p.142 ; CURTIUS, L., « Ikonographische Beiträge », dans *JDAI(R)*, t. 48, 1933, p.203 n. 4 ; POULTNEY, J.W., « Latin 'parra', Umbrian 'parfa', dans *Studies presented to J.M. Robinson*, II, Saint-Louis, 1953, pp.469-476 ; FURTWÄNGLER, A., *Die antiken Gemmen. Geschichte der Steinschneidekunst im klassischen Altertum*, III, Leipzig-Berlin, 1964, p.233 n. 4 (avec quelques réticences) ; ADAM R. - BRIQUEL, D. « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, pp.33-65 (alors que BRIQUEL, D., « Trois études sur Romulus. II. Les trois arbres du fondateur », dans R. Bloch [Ed.], *Recherches sur les religions de l'antiquité classique*, Genève-Paris, 1980, p. 307 (Centre de recherches d'histoire et de philologie de la IV^{ème} section de l'Ecole pratique des hautes études. III. Hautes études du monde gréco-romain, 10) ; SMALL, J.P., *Faustulus*, dans *LIMC*, IV, 1, 1988, p. 131 ; WISEMAN, T.P., « She-Wolf » [n. 24], 1993, pp.1-6. WEIGEL, R., *Lupa Romana*, dans *LIMC*, VI, 1, 1992, p.293 précise d'ailleurs qu'il s'agit de la plus ancienne représentation de la louve nourrissant les jumeaux.

²⁸ ADAM, R. - BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, p.53.

²⁹ Sur cette fête et le rituel qu'elle déploie, voir notamment GAGÉ, J., « La ligne pomériale et les catégories sociales de la Rome primitive. À propos de l'origine des 'Poplifugia' et des Nones Caprotines », dans *RD*, t. 48, 1970, pp. 5-27 ; DROSSART, P., « 'Nonae Caprotinae': la fausse capture des Aurores », dans *RHR*, t. 185, 1974, pp.129-139 ; Id., « Le théâtre aux Nones Caprotines (A propos de Varron 'De lingua Latina', VI, 18) », dans *RPh*, t. 48, 1974, p. 54-64 ; BREMMER, J.N., « Myth and Ritual in Ancient Rome: the Nonae Caprotinae », dans J.N Bremmer-N.M. Horsfall, *Roman Myth and Mythography*, Londres, 1987, pp.76-88 (University of London. Institute of Classical Studies. Bulletin Supplement, 52).

³⁰ EL BOUZIDI, S., « Le figuier : histoire, rituel et symbolisme en Afrique du Nord », dans *DHA*, t. 28, 2002, pp.103-120.

³¹ ALFÖLDI, A., *Early Rome and the Latins*, Ann Arbor, [1965], p.277 (Jerome Lectures. Seventh Series).

³² GAFFIOT, F., *Dictionnaire latin-français*, Paris, 1973⁸, p.1117 traduit *parra* par « loriot, mésange, orfraie, moteux (avec un point d'interrogation), tout en précisant qu'il s'agit d'un oiseau de mauvais augure.

³³ CAPPONI, F., « Avifauna nelle divinazione e nel mito », dans *Latomus*, t. 36, 1977, p. 444-445 qui conteste parallèlement l'équation *parra* = chouette.

³⁴ Non. p.835 L : « est parra Vestae, picus Martis ».

³⁵ ADAM, R. - BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, pp.45-46 contre l'hypothèse défendue par KLÜGMANN, K., « Due specchi di Bolsena e di Talamone », dans *AdI*, t. 51, 1879, p.38-53 et DULIÈRE, C., *Lupa Romana* [n. 8], 1979, p.73.

³⁶ PL., *Men.*, 663 ; VARR., *L.L.*, V,V, 76 ; PLIN., *N.H.*, X, 39.

³⁷ PLIN., *N.H.*, X, 68.

³⁸ FEST, p.39 L.

³⁹ LIV., I, 6, 4-7, 1 ; D.H., I, 86, 2-4 et Plut., *Rom.*, 9, 5 pour s'en tenir aux sources principales.

- ⁴⁰ PLUT., *Rom.*, 9, 6 : HEURGON, J., « Voltur », dans Id., *Scripta varia*, Bruxelles, 1986, p.254 (Collection Latomus, 192) = *REL*, t. 14, 1936, p. 117.
- ⁴¹ ADAM, R.-BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, p.46.
- ⁴² ADAM, R.-BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 24], 1982, p.45 n. 57 envisagent clairement que ces données aient pu faire l'objet de fluctuations dans les premières versions de la légende romaine.
- ⁴³ ADAM, R.-BRIQUEL, D., « Miroir prénestin » [n. 23], 1982, p.46.
- ⁴⁴ Sur la place et le rôle des lions inscrits sur les miroirs étrusques, voir BROWN, W.L., *The Etruscan Lion*, Oxford, 1960, pp.158-159.
- ⁴⁵ D.H. I, 84 et Plut., *Rom.*, 10.
- ⁴⁶ Sur le personnage et sa légende, on se rapportera à Cat., *Orig.* (= *HRR* F 59 = F 29 Chassignet), *apud Schol. Veron. ad Verg. Aen.*, VII, 681 ; *Verg., Aen.*, VII, 678-681 ; *Serv., ad Aen.*, VII, 678 ; *Solin.*, II, 9 ; *Mart. Cap.*, 642 ; *Myth. Vat.*, I, 84 ; II, 184 ; *Donat.*, VII, 680 ; *Fest.*, p.38 L, avec les commentaires de BINDER, G., *Die Aussetzung des Königskindes. Kyros und Romulus*, Meisenheim, 1964, p. 30-31 et 154 (Beiträge zur klassischen Philologie, 10) ; DUMÉZIL, G., *La religion romaine archaïque. Suivi d'un appendice sur la religion des Etrusques*, Paris, 1966, pp.263-264 (Bibliothèque historique) ; CORNELL, T.J., « Aeneas and the Twins. The Development of the Roman Foundation Legend », dans *PCPhS*, t. 201, 1975, pp.31-32 ; BRELICH, A., *Tre variazioni romane sul tema delle origini*, Rome, 1976, pp.41-51 (Nuovi saggi, 14) ; BRIQUEL, D., « En deçà de l'épopée, un thème légendaire indo-européen : caractère trifonctionnel et liaison avec le feu dans la geste des rois iraniens et indiens », dans R. Chevallier [Ed.], *L'épopée gréco-latine et ses prolongements indo-européens*, Paris, 1981, pp.7-31 (Caesarodunum, 16bis) et DESCHAMPS, L., « Caeculus », dans D. Porte-J.P. Néraudau [Ed.], *Hommages à Henri Le Bonniec. Res sacrae*, Bruxelles, 1988, pp.144-157 (Collection Latomus, 201). Quoi qu'en pensent H. STRASBURGER, *Zur Sage von der Gründung Roms*, Heidelberg, 1968, p.22 (Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie der Wissenschaften. Philosophisch- historische Klasse. Abhandlungen, 1968, 5) ; CORNELL T.J., *Aeneas* [cette n.], 1975, p. 31 n. 7 et RIDLEY, R.T., « The Enigma of Servius Tullius », dans *Klio*, t. 57, 1975, p.170, le renvoi à D.H., II, 48, 3-4 n'autorise pas à plaquer exactement le même schéma sur le récit de conception de Modius Fabidius, le fabuleux fondateur de la sabine Cures.
- ⁴⁷ ADAM R. - BRIQUEL, D., *Miroir prénestin* [n. 24], 1982, p.52 + n. 85.
- ⁴⁸ WISEMAN, T.P., *She-Wolf Mirror* [n. 24], 1993, pp.1-6.
- ⁴⁹ *OV., F.*, II, 569-616.
- ⁵⁰ *OV., F.*, II, 475-480.
- ⁵¹ *Hym. Hom.*, XIX, 27-47 ; *HDT*, II, 145, 4.
- ⁵² SCHWEGLER, A., *Römische Geschichte im Zeitalter der Könige*, Tübingen, 1853, pp.432-435 (Römische Geschichte, I, 1).
- ⁵³ PLUT., *Rom.*, 4, 2 ; *Fort. Rom.*, 320 D pour une précision que détaillent DUMÉZIL, G., *RRA* [n. 46], 1966, p. 211, 243, 405 et BRIQUEL, D., « L'oiseau ominal, la louve de Mars, la truie féconde », dans *MEFRA*, t. 88, 1976, p.36 + n. 2.

- ⁵⁴ VERG., *Aen.*, VII, 48-49 ; 170-172 ; Ov., *F.*, III, 291-320 ; *Mét.*, XIV, 335-396.
- ⁵⁵ SYDENHAM, E.A., *Coinage of the Roman Republic*, Londres, 1952, p.9 n. 95.
- ⁵⁶ ALFÖLDI, A., *Early Rome* [n. 31], [1965], p. 277. Comme, le signale judicieusement BRIQUEL, D., *Oiseau oiminal* [n. 53], 1976, p.34 n. 3, cette pièce fut frappée à l'époque de Fabius Pictor.
- ⁵⁷ LIV., I, 34, 8.
- ⁵⁸ SUÉT., *Aug.*, 94, 11.
- ⁵⁹ POU CET, J., *Les origines de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 1985, p. 238-243 (Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 38) ; ID., *Les Rois de Rome. Tradition et histoire*, Bruxelles, 2000, pp.57-64 (Académie royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres, collection in-8°, 3e série, t. 22).
- ⁶⁰ Pour les références aux auteurs anciens et les analyses qu'elles ont suscitées, voir MEURANT, A., *L'idée de gémellité dans la légende des origines de Rome*, Bruxelles, 2000, pp.53-97 (Académie royale de Belgique. Mémoires de la Classe des Lettres, collection in-8°, 3e série, t. 22).
- ⁶¹ BRIQUEL, D., « Oiseau oiminal » [n. 53], 1976, pp.34-40.
- ⁶² BRIQUEL, D., « Oiseau oiminal » [n. 53], 1976, p.39.
- ⁶³ BRIND'AMOUR, L. ET P., « Le 'dies lustricus', les oiseaux de l'aurore et l'amphidromie » dans *Latomus*, t. 34, 1975, p.23 proposent, sans en être assurés, que ce terme désigner l'épervier alors que F. Gaffiot, *Dictionnaire* [31], 1973⁸, p.778 donne le sens de « vautour » à ce lemme.
- ⁶⁴ FEST., p.214 L. : « et in oscinibus et in alitibus habentur » avec les commentaires de BRIND'AMOUR, L. ET P., *Dies lustricus* [n. 63], 1975, p.23 ; BRIQUEL, D., « Oiseau oiminal » [n. 53], 1976, p.39.
- ⁶⁵ ARIST., *Hist. anim.*, IX, 15, 616b ; PLIN., *N.H.*, X, 165. Idem quand elle prend la forme de l'aegithe : Arist., *Hist. anim.*, IX, 15, 616 b ; Plin., *N.H.*, X, 21.
- ⁶⁶ BRIND'AMOUR, L. ET P., *Dies lustricus* [n. 63], 1975, p. 30 et qui (p. 58) cite un exemple emprunté à A. MÉTRAUX, *Myths of the Toba and Pilaga Indians of the Gran Chaco*, Philadelphie, 1946, p. 145-151 (Memoirs of the American Folklore Society, 40). Pour Rome, voir KRAPPE, A.H., « Picus who is also Zeus », dans *Mnemosyne*, t. 9, 1940-1941, p. 243.
- ⁶⁷ L. ET P. BRIND'AMOUR, *Dies lustricus* [n. 63], 1975, pp.29-30.
- ⁶⁸ PLIN., *N.H.*, XXIX, 92 ; XXX, 147.
- ⁶⁹ Sur l'ensemble des légendes ici analysées, voir VILLEMONTTEIX, J., « La légende du Rossignol en Grèce ancienne », dans *Reinardus*, t. 14, février 2002, pp.267-85
(=<http://www.ingentaconnect.com/content/jbp/rein/2001/00000014/00000000/art00019>, en date du 28/3/2005).
- ⁷⁰ ANTON. LIB., *Mét.*, 21.
- ⁷¹ ANTON. LIB., *Mét.*, 19.
- ⁷² ANTON. LIB., *Mét.*, 11.